

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Septembre-Octobre 1976

André Dionne

Number 4, November 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1380ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, A. (1976). Review of [Septembre-Octobre 1976]. *Lettres québécoises*, (4), 19-21.

Septembre-Octobre 1976

Alpha Bêta à la Poudrière

Un couple se chicane sous nos yeux. Nous assistons à ses neuf dernières années de mariage, de destruction. Un partenaire dit alpha et l'autre bêta. Un combat en règle et non un jeu comme dans *Qui a peur de Virginia Woolf?* Plus crue, moins intellectuelle que cette dernière pièce, *Alpha Bêta* du britannique Ted Whitehead nous amène au coeur même de la lutte des petites gens qui cherchent aussi leur part de bonheur. L'adaptation québécoise de Gaby Déziel-Hupé, un auteur qui possède un sens extraordinaire de la réplique, donne au texte une actualité non contestable. Nous nageons en pleine vulgarité quotidienne.

Une atmosphère de suspicion s'étend tout au long de la pièce et le metteur en scène Gilles Provost a très bien su faire ressortir cette dimension essentielle. Dans le rôle de madame Gravelle, Madeleine Arseneault réussit à nous communiquer toute l'angoisse et l'anxiété de cette mère de famille que son mari délaisse pour courir des «plottes». Quant à Réjean Lefrançois, nous avons l'impression qu'il est resté cet adolescent frondeur et gêné qui se sent mal à l'aise dans le rôle du mari que nous croyons un peu plus subtil.

Bref, une adaptation brillante d'un texte qui nous concerne. Un miroir que nous devons regarder avec lucidité.



Madeline Arseneault et Réjean Lefrançois, dans *Alpha Bêta* de Ted Whitehead.

LES CÉLÉBRATIONS

au Centre d'essai de l'Université de Montréal

Michel Garneau nous livre depuis quelques années son univers dramatique dont les thématiques sont l'amour, le cul, la mort... En somme tout ce que dans les années soixante nous avons essayé de nommer et d'exorciser. *Les célébrations* dont il est question ici ne font guère appel aux fêtes dyonisiaques mais plutôt aux petites définitions québécoises-modernes. Nous errons en plein *parti-pris* (la revue) idéologique. Rien de vécu. Ça goûte la salade populaire assaisonnée de pollution, de cigarettes, d'alcool, de psychologie et d'autres épices semblables.

Ces «célébrations» reprises au Centre d'essai de l'Université de Montréal, ne font que confirmer le genre théâtre d'été que nos auteurs québécois n'ont pas eu beaucoup de difficultés à créer ou à imiter. Plusieurs théâtres et même la télévision reprennent durant la saison régulière les navets (ça se cultive en été) que les théâtres d'été nous servent à volonté.

L'effort peut être louable, mais les bonnes intentions ne suffisent pas. Tout sent le racollage. Thèmes populaires. Distanciation. Simplicité. Définition. (Campagnes publicitaires ou politiques?) La mise en scène de Robert Duparc ne parvient pas à se brancher. Les comédiens, Léo Munger et Normand Lévesque, ont quelques bons moments, mais l'ensemble manque de rythme et ce n'est pas la musique de Marie Bernard qui peut nous mettre sur la piste. En somme, un chapelet de bonnes intentions mais peu de charismes.

MA CORRIVEAU

au Théâtre d'Aujourd'hui

D'abord romancier et «raconteur», Victor-Lévy Beaulieu n'est pas ce que nous appelons un véritable dramaturge. D'ailleurs le Théâtre d'Aujourd'hui ne parle pas de pièce de théâtre dans le cas de *Ma Corriveau* de V.L.B. Notre Jos Connaissant disserte à partir de Fréchette et de Gaspé sur la situation de la femme et du Québec. Il nous raconte l'histoire de notre sorcière enfermée dans une cage plutôt que dans une nef.

Nous sommes en présence de deux *Corriveau*. Une noire et une blanche. Une opposition facile qui rappelle la putain noire et la maîtresse d'école blonde de tous les westerns américains. Nous voyons les ficelles de l'auteur animer chaque personnage. Toutefois, la parlure «vieux français» donne une saveur plus agréable que l'histoire elle-même.

La qualité du spectacle n'est pas pour autant altérée. André Pagé sauve la barque par une mise en scène très vivante. Tous les détails sont là, précis, significatifs. Les comédiens apportent un peu au texte la dimension dramatique que l'auteur a oubliée ou négligée au profit du «message d'intérêt public» adressé à tous les petits Québécois «pure laine».

SAINTE CARMEN DE LA MAIN

au Théâtre de la Main

Sainte Carmen de la Main ou Saint Michel Tremblay, l'héroïne et l'auteur ne font qu'un dans cette pièce-interrogation sur la situation d'une chanteuse western ou sur le rôle d'un dramaturge joualisant au Québec. Du théâtre intellectuel qui ne sera jamais populaire.

En écoutant cette pièce — tout le monde sait que la Compagnie Jean Duceppe inc. a retiré ce spectacle de sa programmation — nous comprenons facilement les difficultés d'un tel drame. D'abord, les chœurs — malgré tout l'effort déployé — ne seront jamais de véritables personnages. Quant à Bec-de-Lièvre et Tooth Pick, ils racontent continuellement; ils ne sont même pas des confidents. Les trois protagonistes aussi dissertent sur le passé.

Carmen, Maurice et Gloria représentent certainement l'avenir, l'argent et le passé du Québec mais les idées restent abstraites et ne parviennent pas à s'incarner dans des tranches de vie quotidienne. Tremblay s'interroge; Charlebois ne chante plus créole et Carmen meurt dans sa douche.

Le soleil s'était levé rouge au bout de la Catherine. Et demain...

Chœurs I et II — «C'te fois-là j'sais qu'y va se lever pis je guette voir si le ciel pâlit. Mais... le ciel pâlit pas encore. Y'est trop de bonne heure, j'suppose. Oui, c'est ça, y'est trop de bonne heure. J'vas attendre...

Un jour de délivrance, ça se fait attendre longtemps, mais quand ça se lève, watch out!»

À moins que tout le Québec dorme au lever du jour.



Ma corriveau

Un légendaire de V.-L. Beaulieu (de gauche à droite) Diane Ricard, Gilbert Lepage, Evelyn Regimbald, Françoise Berd, Pierre Lebeau, Jacques Rossi, Guy Nadon, Denis Chouinard, Yves Labbé et au centre Ernest Guimond.



Anne Létourneau dans *La jeune fille et la lune* de Claude Gauvreau

Photo
Benoît Champoux

MÉTAMORPHOSE

au Patriote

Sous le titre *Métamorphose*, Monique Lepage a réuni trois textes dramatiques de Claude Gauvreau: *Au coeur des quenouilles*, *La jeune fille et la lune*, *Le prophète dans la mer* et un poème inédit. Cette osmose, cette «métamorphose» dont il est question dans ces pièces se passe entre le jaune et le bleu, la lune et la noyée, l'homme et l'arbre.

Au coeur des quenouilles, au centre même de cette matrice gluante, le poète, «criminel imminent» se sent traqué continuellement. Il devient «une lignée saoule d'évasion». Il tente de passer, mais une tête veut l'empêcher. Une tête «moisie» qui lui répète sans cesse que «les hommes évadés sont morts, (qu') ils sont morts dans le fond d'un ruisseau, (qu') ils sont tous dans la vase, mais l'homme «avance comme une colonne de plâtre qui ne s'appriivoise pas». Il franchit «les taillades de (sa) respiration»; il passe du jaune au noir; il descend aux enfers. La tête reste seule dans le ruisseau parce qu'elle a «mordu dans des morceaux de bas de laine» et qu'elle n'a pas osé passer.

Quel symbole! Quelle clarté aussi! Nous nous sauverons jamais individuellement et collectivement par le bas de laine et la ceinture fléchée. Gauvreau l'avait compris.

La jeune fille et la lune, ce sont «les phares de la ville (qui) jouent des hymnes joyeux par rafales» dans les cheveux d'une jeune noyée. Le jaune et le bleu, les lumières et l'eau rendent l'eau verte. Une «eau hypocrite» qui avoue un «masque de beurre». Mais la jeune fille deviendra une Ophélie. «La lune peinture l'obscurité en jaune» et la noyée est sauvée.

Le prophète dans la mer, raconte l'osmose de l'homme qui recherche «le tu aux beaux yeux noirs sournois» et de «l'arbre immobile qui accueille dans le silence le voleur consciencieux». Le poète, Louis Chir de Houppelande répondra à l'appel de cette voix qui lui dit: «Touche-moi, Louis. Termine l'exil». Il deviendra l'arbre et la voix libérée, le prophète. Puis, le poète qui a réussi à passer, revient nous dire sa soif.

Tous ces textes ont été écrits entre 1944 et 1946. Gauvreau abordait déjà toute la thématique actuelle. Même son style annonçait la vague formaliste qui allait déferler sur Paris en 1960 et sur le Québec en 1970. Ici, nous n'avons pas su le reconnaître parce qu'il fallait d'abord avoir l'imprimatur de la France.

Monique Lepage qui signe la mise en scène nous donne à voir un spectacle exceptionnel. Il faut oser le dire: c'est génial. Gauvreau devient accessible et présent. Elle le fait revenir des enfers, translucide. Les détails, les images naissent sous nos yeux, accompagnent le texte, le complètent. Anne Létourneau dans *La jeune fille et la lune* se révèle déjà une grande comédienne. Pierre Beaudry donne à ses personnages une présence et une chaleur exceptionnelles alors que Jean Marchand réussit par son talent à faire passer un texte souvent difficile.

Les décors et les costumes de Bernard Cournoyer nous plongent dans l'atmosphère liquide de ces trois pièces. Et la musique de Jean Marchand bat au même rythme que le style de Gauvreau. Bref un spectacle très professionnel qui sera sans doute le meilleur de la saison.

André Dionne